

Le Roi de la Forêt

J'ai toujours adoré marcher en forêt. Pas vous ? De jour comme de nuit, en été comme en hiver, partout et en tout temps. La présence de ces arbres, parfois de majestueux géants et d'authentiques monuments vivants, témoignent de nos vies si éphémères.

Cela ne date pas d'hier. Tout a débuté au chalet bâti par mon père dans les années 60. Une habitation carrée, en parement d'aluminium blanc et brun, au bord d'un minuscule lac ceinturé d'une route de campagne. J'avais alors six ou sept ans. Le ti-cul des ruelles du Plateau que j'étais alors y a découvert la Nature. J'y ai appris à nager tout seul comme un grand, au début avec la veste de sauvetage bien sûr, puis très rapidement à la seule force de mes bras d'enfant. Mes premiers émois amoureux ainsi que mes grandes déceptions d'adolescent boutonneux, je les dois aux « filles d'en haut », celles qui habitaient les chalets du haut de la côte et avec qui nous nous promenions dans les bois des alentours. Tout vraiment pour conserver d'inoubliables souvenirs des boisés laurentiens !

J'aime croire que coule encore dans mes veines le sang d'un ancêtre coureur des bois de la Nouvelle-France. Je m'imagine canoter les rivières inexplorées à la découverte de vastes territoires inconnus, ou sillonner les sous-bois en hiver muni de mes indispensables raquettes en babiche, relevant mes collets et ramenant fièrement mes prises dans la rustique cabane de bois rond judicieusement établie au bord d'un cours d'eau poissonneux. Je suis fourbu et frigorifié, mais l'odeur âcre de fumée s'échappant de la cheminée m'indique que ma destination est toute proche. Je pénètre enfin dans la cabane, une chaleur bienfaisante, chaude et sèche, caresse ma face endolorie. Le fumet alléchant d'un repas de viande sauvage mijotant dans le chaudron de fonte dans l'âtre de la cheminée déclenche des borborygmes annonciateurs d'une faim de loup. Mais pas si vite ! Ma compagne m'attend, emmitouflée toute nue sous les fourrures de vison de notre paillasse conjugale. C'est une squaw superbe à la peau cuivrée et au visage ovale parfait. Elle m'attire à elle de son regard hypnotique, enroule ses tresses de cheveux d'ébène autour de mon cou pour mieux me retenir; puis, avec une passion

attisée par une trop longue absence, nous engendrons avec frénésie la future lignée des Canadiens français d'Amérique! Je divague, bien sûr... mais pas tant que ça!

Oui, j'adore me balader en forêt. Surtout au « Au Cœur du Bonheur », notre bien nommé chalet, niché aux abords de la réserve Papineau-Labelle. Non pas une cabane en bois rond, bien entendu, mais tout de même. Situé sur le bord d'un immense lac entouré d'épaisses forêts d'épinettes élancées, de merisiers nouveaux et de vénérables pins majestueux, il nous gratifie d'un décor bucolique à peine perturbé par l'intrusion de quelques autres habitations.

Quel bonheur que celui des découvertes faites au hasard de mes promenades dans les sentiers des environs! L'autre jour je débouche sur le Lac Jaune, une étendue sauvage, à un kilomètre dans le bois. Le soleil descend doucement derrière les collines, assez haut cependant pour m'aveugler de ses reflets à la surface de l'eau. Un calme olympien, une beauté émouvante. Puis soudain, un bruit. Je perçois un léger clapotement, là tout près. Fouillant l'étendue du lac, j'aperçois deux loutres qui batifolent gaiement! Telles des athlètes de nage synchronisée, elles plongent à l'unisson, ressortent un peu plus loin, le museau en l'air, nagent un temps, puis replongent, à la recherche de quelque achigan à se mettre sous la dent. Leurs plongements successifs dévoilent gracieusement leur dos arrondi et leur queue souple, aux teintes marrons et lustrées.

Que dire de cette rencontre inopinée, lors de ma séance quotidienne de jogging. Au détour du chemin, qu'est-ce que j'aperçois? Un élégant chevreuil au beau milieu du sentier, à quelques dizaines de mètres seulement — pas un chevreuil de ville presque apprivoisé qu'on retrouve à l'Île Charron à Montréal, ou ceux dévorant les haies de cèdres de mes amis sherbrookoises, non! — un *vrai* bel animal dans son habitat naturel! Je m'arrête pile. On se scrute mutuellement, tout aussi étonné l'un que l'autre. Ses oreilles tendues pivotent en tous sens, tel un radar en alerte. Je tente quelques pas furtifs. Son regard effarouché signale qu'il en a assez: en quelques bonds gracieux, il disparaît dans le sous-bois, annonçant sa

fuite de sa queue blanche retroussée. Je ne compte plus les moments de grâce comme ceux-là lors de mes randonnées en forêt !

La chasse ne m'a jamais attiré cependant, contrairement à mon frère cadet, adepte invétéré de cette pratique ancestrale. Avec son talent de conteur si évocateur, il me charme sans cesse avec ses histoires de chasse. Le lever aux petites heures, le déjeuner copieux avalé en vitesse, le départ vers la cache à la nuit noire. La magnificence du soleil levant qui enflamme l'horizon, l'étang marécageux se débarrassant de la brume matinale, le chant des oiseaux qui reprend son cours. La forêt émerge en douceur de la nuit moribonde.

Puis, on s'installe en silence, tous les sens aux aguets, immobile. Les heures s'écoulent au compte-goutte. Les ruses pour attirer l'Animal se déploient : le *call* de l'orignal, le frottement simulé du panache sur les troncs d'arbre ou l'urine de femelle répandue dans des coins stratégiques. Enfin, la bête apparaît ! La terrible excitation qu'il faut maîtriser avec une concentration sans faille. L'œil aguerré du chasseur, secondé par sa lunette de visée doit faire mouche, au bon moment, au bon endroit. Le duel, qui n'en est pas un, s'achève par un coup de feu assassin. Après ces interminables heures d'attente, le travail commence. Le couteau et la scie s'activent, décapitant, charcutant, éviscérant et débitant. Cœurs sensibles s'abstenir ! Le transfert des énormes quartiers de viande sanguinolents vers le camp de chasse toujours trop éloigné génère des récits épiques. Que ce soit en véhicule tout terrain lorsque la brunante obscurcit les étroits chemins de bois, ou en canot instable pour traverser un plan d'eau nauséabond. Chacun à notre manière, nous partageons lui et moi, le même amour pour la forêt.

Les nuits sans lune quand les nuages éteignent les pâles lueurs de la Voie lactée, je me précipite à l'extérieur : déambuler en forêt dans le noir complet, j'en raffole ! Quelle fascination que d'expérimenter une acuité visuelle inespérée ! La dilatation de notre pupille décuple notre vision périphérique et permet la perception des subtiles variations de « noirceur » nous indiquant le chemin à suivre. Bien sûr, il y a des risques à s'aventurer ainsi dans l'obscurité. Les dangers cependant ne se résident pas où l'on pense. Croiser un ours noir affamé ou perturber une

moufette en colère nous aspergeant de son urine puante et indélogeable ? Se fouler une cheville ou tomber dans un trou et en prendre plein la gueule ? Non, rien de tout cela... ou si peu.

Les pires dangers sont enfouis au plus profond de nous. Les marches nocturnes en plein bois... Elles s'accompagnent souvent de troublantes expériences intimes. Avez-vous déjà écouté le silence ? Celui où pas une feuille ne bruisse, où aucun vent ne siffle dans les hautes branches des épinettes, où aucun chant d'oiseau ni même le coassement d'une grenouille ne se fait entendre ? Un silence assourdissant, inconnu de la plupart d'entre nous. Une sensation dérangeante et parfois un brin angoissant.

C'est comme la peur. Dans le noir absolu, elle se tapit au plus profond de notre être, héritage atavique de nos ancêtres préhistoriques. Un craquement soudain... un mouvement inattendu... le sang se glace et tous les sens s'emballent. Vous reconnaissez ? Bien sûr, la peur et l'angoisse sont des signaux d'alarme essentiels à notre survie. Il faut savoir les écouter, les interpréter et les maintenir en laisse. Qu'arrive-t-il quand on perd le contrôle ? Quand un flot d'émotions complètement irrationnelles nous emporte ? Là réside le véritable danger des égarements dans le noir absolu des forêts...

Tiens, cela me rappelle cette terreur nocturne de mon enfance. Je me réveille au milieu de la nuit. Les stores étant à demi clos, ma chambre baigne dans une lueur blafarde. Mon frère cadet est là, lui aussi, endormi dans son lit. Tout à coup, une main griffue se faufile par-dessus la tête de mon lit ! Puis, je sens *vraiment* un doigt glacial exercer une pression soutenue sur mon front ! Paralysé, je hurle en silence ! Incapable de m'échapper, je n'ose sortir du lit ! Je suis terrorisé à la pensée d'être attrapé par les pieds et entraîné Dieu sait où. J'en ai encore la chair de poule !

C'est l'Halloween. Aucune chance cependant de recevoir la visite de petits monstres en quête de friandises : je suis terré « Au Cœur du Bonheur », loin de

toute civilisation. Avec un sourire en coin, je me remémore les frayeurs de mon enfance lors de nos virées dans les fonds de cour à peine éclairés en quête de nos bonbons. Nous frissonnions d'angoisse à la pensée d'être la proie d'un loup-garou dément ou du comte Dracula lui-même et de son baiser mortel!

Par un heureux hasard, le ciel libre de tout nuage accueille une lune resplendissante! L'occasion est trop belle, j'enfile mon manteau, ma tuque et mes gants — 3 degrés dans les Laurentides ce 31 octobre! — et je pars reconnaître les environs.

J'emprunte la route de la réserve, large et dégagée. Quelle nuit splendide! Aucune voiture, pas de VTT. Le chant des oiseaux s'est tu, le vent s'est évanoui. Mais quel est ce son? Je stoppe, l'oreille tendue. Je me remets en marche, rassuré; c'est le frottement quasi imperceptible de mon vêtement qui trouble le calme ambiant. Ma silhouette noire se découpe sur la route de gravier, projetée par l'éclairage puissant de l'astre lunaire, tel un *follow-spot* céleste. Je ricane tout haut en songeant que même un vampire par une telle clarté n'oserait s'aventurer par ici! Mais... n'est-ce pas dans de pareilles conditions que des humains tourmentés se mutent en loups-garous?!

Je m'engage dans la piste conduisant de l'autre côté du lac. Les feuilles au sol dégagent déjà leur effluve de terreau en puissance. La lune à son zénith jette une lumière blafarde dans les profondeurs de la brande. A la suite de la tombée des feuilles et de la mort des fougères ratatinées par la froidure, elle m'offre une vue inattendue dans la forêt éclaircie. Une chance unique d'explorer les alentours et qui sait, observer un quelconque animal?

J'aboutis sur une vaste clairière dans une forêt de conifères. Celle-ci s'achève en contrebas par une pente caillouteuse et crevassée faisant office de descente de bateaux. Je m'approche du bord de l'eau avec mille précautions. Mon regard ébloui découvre une vue fabuleuse sur une des baies du lac. Les collines avoisinantes lui composent un écrin protecteur; les épinettes s'impriment sur un fond de ciel laiteux et la surface étale de l'eau s'est métamorphosée en un fascinant miroir, où l'astre de la nuit y contemple son image frémissante.

Soudain, tout près, une cascade de craquements inquiétants, accompagnée d'un vacarme de branches brisées et d'arbres écartés m'extirpe de mon état de contemplation. *Quelque chose* se déplace dans la forêt et se dirige droit dans ma direction !

Un frisson glacé parcourt mon échine, les cheveux se dressent sur ma nuque. Tétanisé, les sens en alerte, j'hésite quelques instants à me retourner pour repérer cette *présence*.

Le silence est retombé. Seuls les battements affolés de mon cœur pulsent toujours à mes oreilles. J'entrevois bientôt une formidable masse sombre, tout juste émergée de la forêt. Elle arpente l'éclaircie d'un pas pesant, hume l'air et s'oriente vers le lac... et vers moi !

La bête m'aperçoit et s'arrête au début de la descente. La lumière fantomatique révèle enfin l'identité de mon imposant visiteur : un orignal impressionnant au panache gigantesque. Un « hos... de gros buck ! » comme aurait dit mon chasseur de frère. Son œil menaçant, scintillant d'un rayon de lune me fixe avec une effroyable intensité, me paralysant sur place. Pendant d'interminables secondes, nous nous faisons face.

Du plus profond de mon être, jaillit alors l'impétueux bouillonnement de mes racines de coureur des bois. Désarmé et impuissant, conscient de la petitesse de l'homme face à la Nature, je ne peux que m'incliner devant la puissance de ce géant. Je pose un genou à terre, baissant humblement les yeux. Et j'attends.

L'animal emprunte alors sans crainte l'allée rocailleuse menant au lac. Sa carrure redoutable me frôle et l'odeur musquée d'urine séchée transperce mes narines. Après s'être abreuvé goulûment, l'énorme masse musculeuse se tourne pesamment vers moi.

Avec une vigueur effrayante, il secoue tout son corps, brandissant son immense panache tout en émettant un mugissement sourd. Puis, comme pour me saluer, il penche sa lourde tête. Stupéfait, j'y découvre une couronne touffue de poils immaculés vibrant sous l'éclair de la lune. Puis, me gratifiant d'un regard

bienveillant, il remonte vers la clairière, pendant que je me relève, abasourdi. Et sans demander son reste, Sa Majesté reprend le chemin de la forêt.

Encore sous le choc, je mesure l'incroyable chance d'avoir obtenu cette audience privilégiée avec le Roi de la Forêt !

À de rares occasions, les flâneries nocturnes dans les bois donnent lieu à des moments magiques. Vous croyez sans doute que j'hallucine. Essayez, vous verrez bien...